

# LIVRES/

## POCHES

**CLAUDINE BRÉCOURT-VILLARS**  
MOTS DE TABLE, MOTS DE  
BOUCHE : DICTIONNAIRE  
CLASSIQUE DE LA CUISINE  
ET DE LA GASTRONOMIE  
La Petite Vermillon, 440 pp., 9,60 €.



«Financier : nom d'un petit gâteau inventé par un nommé Lasne, pâtissier parisien établi rue Saint-Denis, enregistré en 1888 dans le *Mémorial historique et géographique de la pâtisserie* de Pierre Lacam, pâtissier-glaçier du prince Charles III de Monaco.»

## Double langue Un récit généalogique de Silvia Baron Supervielle

Par **CLAIRE DEVARRIEUX**

**D**ans son nouveau récit, *La Langue de là-bas*, Silvia Baron Supervielle (poète, romancière, traductrice) se penche à nouveau sur l'apparent paradoxe qui la fonde: si elle écrit en français, vit en France depuis 1961, elle estime «être non un écrivain français mais un écrivain du Río de la Plata». Elle ajoute aussitôt: «Mais c'est grâce à la langue française que je l'imagine.» La langue «de là-bas», c'est l'espagnol, qu'elle parle encore chaque jour au téléphone avec sa sœur restée à Buenos Aires. C'est la langue de Raquel, sa mère dont elle dit n'avoir jamais entendu la voix. Elle est morte en 1936. Silvia Baron Supervielle avait 2 ans.

Son arbre généalogique, enraciné en Europe, se transplante au XIX<sup>e</sup> siècle: côté paternel et maternel, deux garçons débarquent à Montevideo, l'un du Béarn, Bernard Supervielle, l'autre de Navarre. Leurs descendants se retrouveront sur les deux rives du Río de la Plata, l'estuaire de 290 kilomètres qui sépare l'Argentine de l'Uruguay. L'autrice est née à Buenos Aires, où ses parents se sont installés après s'être rencontrés à Montevideo. Ils déambulent pour l'éternité sur la Costanera, la promenade d'où ils regardent la rive d'en face. A Buenos Aires, la grand-mère paternelle a accueilli le jeune veuf et ses trois filles. Elle avait épousé un Français et s'exprimait souvent dans cette langue: «J'ai découvert le français dans sa voix douce.» La grand-mère maternelle, pour sa part, était l'une des seize enfants d'une Uruguayenne cultivée (un pléonasme) prénommée Mathilde, qui partit pour un long voyage en Europe à la mort de son mari, le fils du premier émigrant, et écrivit à sa famille des lettres si admirables qu'on les publia.

«J'ignore ce que nationalité veut dire. Mais je sais que j'appartiens au paysage de ma mère et que le fleuve du Sud que j'ai quitté me relie au passé et au présent. J'ai traversé l'Atlantique mais je parcours toujours la Costanera. Mes yeux restent en suspens sur les eaux du fleuve.» A Paris, quand elle travaille, entourée des photographies familiales, Silvia Baron Supervielle a vue sur la Seine. Remous, reflets: le lecteur s'abandonne à ses visions. Le livre est parcouru par un vent de liberté, léger, un air de nostalgie sans tristesse. C'est que «là-bas» est l'endroit même de l'exil choisi et hérité. La «langue de là-bas» a une histoire et une géographie. Elle désigne aussi ce foyer, ou ces limbes, ou cet amour, où naît le geste créateur.

La peinture, les runes, les glyphes sont des moyens pour aborder l'indicible qui parlent très naturellement à Silvia Baron Supervielle. Le texte est pour elle danse, dessin, espaces. En écrivant, «une langue étrangère se révèle». «Rien n'est plus proche que cette langue étrangère qui m'escorte où que je sois. Comme la prière elle éclaire la nuit. Je n'ai pas une seule langue ni plusieurs: j'ai celle qui me manque. Et elle occupe une extension si extraordinaire que parfois je ne suis plus en mesure de rejoindre ma table.»

**SILVIA BARON SUPERVIELLE**  
*LA LANGUE DE LÀ-BAS*  
Seuil, 184 pp., 19 € (ebook: 13,99 €).

## Luba Jurgenson, en écrivant, en traduisant Deux textes aux accents personnels

Par **THOMAS STÉLANDRE**



Luba Jurgenson en 2014 à Paris. PHOTO BRUNO CHAROY, PASCO & CO

**O**n ne naît pas traductrice, on le devient. Comment, pourquoi le devient-on: c'est le principe de la collection «Contrebande» des éditions de la Contre Allée, laquelle invite des traducteurs et des traductrices à parler de leur travail, chacun avec son propre vécu. Dans *Sur les bouts de la langue*, en 2021, Noémie Grunenwald (traductrice de l'anglais, de Dorothy Allison ou bell hooks) explorait par exemple les enjeux féministes de la traduction en mêlant réflexion théorique et récit personnel. Dans *Sortir de chez soi*, Luba Jurgenson (traductrice du russe vers le français, de Marina Tsvetaïeva, Varlam Chalamov ou Vassili Grossman) partage à son tour son expérience en partant d'une spécificité («étrangeté», dit-elle): née à Moscou en 1958, elle traduit du russe, sa «langue maternelle», vers le français, sa «langue d'adoption» – or on fait généralement l'inverse: «On ne traduit que vers sa langue maternelle», «tous» le lui ont dit. En prenant le sens contraire, Luba Jurgenson est ainsi «sortie de chez elle», sortie qui correspondait aussi à une entrée – dans la langue française (apprentissage commencé vers l'âge de 8 ans pour quitter l'URSS), puis dans la culture du pays (elle vit à Paris depuis 1975, où elle est également enseignante à la Sorbonne et écrivaine).

On ne naît pas traductrice et, dans l'imaginaire collectif, on rêve rarement de l'être quand on est enfant. «Il y a des vocations de poète, d'artiste, qui s'éveillent tôt, écrit Jurgenson. Il n'y a pas de vocation de traducteur. Ce n'est pas une vocation mais un devoir (et donc, l'âme). L'âme de la langue en appelle au sens de la responsabilité.» Traduire – il s'agit de dénouer la pelote en organisant sa pensée –, c'est et ce n'est pas plusieurs choses. C'est «déboulonner le texte. L'ouvrir. Le mettre à nu. Mesurer, tailler». C'est «comme marcher sur un chemin qui bougerait en même temps que vous».

«S'abandonner». Marcher doit également s'entendre au sens littéral: «Pour traduire des vers, je dois sortir dans la rue». Bouger, entendre les bruits du monde, les gens qui parlent dans le bus; se mettre en mouvement, traverser la ville et être traversée. Traduire, c'est une activité physique et certaines images de Luba Jurgenson sont à cet égard très parlantes. Au temps du premier confinement, pendant sa promenade quotidienne, elle se triturait les meninges sur un poème de 1920 d'Ossip Mandelstam. Pour assurer le passage d'une langue à l'autre, pas le choix: «Je dois tordre le poème. Je ne peux pas le réussir "tout droit".»

Autre distinction, effectuée par celle qui pratique les deux activités: «Ecrire: s'abandonner. Traduire: se contenir.» (De façon contradictoire et amusante, l'essai narratif de Noémie Grunenwald sur son travail de traductrice s'ouvrait sur la nécessité suivante: «D'abord, s'abandonner.») Avec le sien, Luba Jurgenson fait de ses traductions (se contenir) une matière d'écriture (d'abandon). Cherchant à rendre six vers de Vladislav Khodassevitch de 1922 (où se pose «en chute» la question d'une défenestration nocturne ou diurne), la voilà qui s'interroge: «Y a-t-il plus de suicides au petit matin ou à la tombée du jour?» La suite, c'est de la littérature (et du jeu avec la langue): «Peut-être, quand le jour tombe, a-t-on envie de tomber avec lui. Peut-être, quand le jour se lève, a-t-on envie de tomber à sa rencontre.» Finalement, là encore, il faut trancher, sans fermer: «Si je disais simplement: il fait nuit?»

«Echafaudages». Dans le récit *Quand nous nous sommes réveillés*, publié quasi simultanément chez Verdier, Jurgenson revit la nuit du 24 février 2022, lorsque débuta l'invasion de l'Ukraine par la Russie. «Les frontières sont des animaux nocturnes, elles bougent pendant que nous dormons. Il faudrait toujours veiller.» Avec la même adresse dans le glissement, on avance par rêves, réflexions, souvenirs, extraits de textes. Ici, maintenant, les gens sortent de chez eux et ils paraissent heureux: «Que faites-vous? Ne savez-vous pas qu'il y a la guerre?» a envie de crier la narratrice. Au lieu de ça, elle écrit, rappelle des faits, cherche à comprendre et se heurte à l'inconcevable. «Je me suis construit des "échafaudages". A présent, ils s'effondrent.» Les deux livres, une centaine de pages chacun, ont été écrits à presque deux ans d'écart, l'un à la suite des confinements de 2020, l'autre en 2022. Leur parution au même moment est un hasard du calendrier éditorial, mais le hasard tombe bien. ♦

**LUBA JURGENSON**  
*SORTIR DE CHEZ SOI*  
La Contre Allée «Contrebande»,  
112 pp., 15 € (ebook: 9,99 €).

**QUAND NOUS NOUS SOMMES RÉVEILLÉS. NUIT DU 24 FÉVRIER 2022: INVASION DE L'UKRAINE**  
Verdier, 96 pp., 8 € (ebook: 6,99 €).